

haches de cuivre, qui servaient aussi d'armes à la guerre. En ce cas, il fallait que le travail, le temps, la patience, tinssent lieu aux Péruviens des outils qui leur manquaient.

Ce fut peut-être encore avec les haches de cuivre ou de caillou, et un frottement opiniâtre, qu'ils parvinrent à tailler les pierres, à les bien équarrir, à les rendre parallèles, à leur donner la même hauteur et à les joindre sans ciment. Malheureusement, ces instrumens n'avaient pas la même activité sur le bois que sur la pierre. Aussi les mêmes hommes, qui travaillaient le granit, qui foraient l'émeraude, ne surent-ils jamais assembler une charpente par des mortaises, des tenons et des chevilles; elle ne tenait aux murailles que par des liens de jonc. Les bâtimens les plus remarquables n'avaient qu'un couvert de chaume soutenu par des mâts comme les tentes de nos armées. On ne leur donnait qu'un étage. Ils ne prenaient de jour que par la porte, et n'avaient que des pièces détachées sans communication.

vii.
La soumission du Pérou est l'époque des plus sanglantes divisions entre les conquérans.

Quoi qu'il en soit des arts que les Espagnols trouvèrent dans le Pérou, ces barbares ne se virent pas plus tôt les maîtres de ce vaste empire, qu'ils s'en disputèrent les dépouilles avec tout l'acharnement qu'annonçaient leurs premiers exploits.

Les guerres civiles prennent ordinairement leur source dans la tyrannie et dans l'anarchie. Dans

l'anarchie, le peuple se divise par pelotons. Chaque petite faction a son démagogue; chacune a ses prétentions sages ou folles, unanimes ou contradictoires, sans qu'on le sache. Il s'élève une multitude de cris confus. Le premier coup est suivi de mille autres; et l'on s'entr'égorge sans s'entendre. Les intérêts particuliers et les haines personnelles font durer les troubles publics; et l'on ne commence à s'expliquer que quand on est las de carnage. Sous la tyrannie, il n'y a guère que trois partis, celui de la cour, celui de l'opposition, et les indifférens, citoyens froids, sans doute, mais quelquefois très-utiles par leur impartialité et par le ridicule qu'ils jettent sur les deux autres partis. Dans l'anarchie, le calme renaît, et il n'en coûte la vie à personne. Sous la tyrannie, le calme est suivi de la chute de plusieurs têtes ou d'une seule.

Les intérêts qui armèrent les Espagnols les uns contre les autres n'étaient pas de cette importance. Ce fut pour leurs chefs, pour leurs chefs uniquement qu'ils se divisèrent. Les troubles tiraient leur origine de la perfidie de Pizarre. Cet aventurier, dans un voyage qu'il avait fait en Europe pour préparer sa seconde expédition dans les mers du sud, s'était fait accorder les dignités de gouverneur et de capitaine-général dans les régions qu'il découvrirait. A la vérité il avait obtenu un évêché pour Luques, dont l'ambition ne pouvait jamais croiser la sienne; mais il n'avait demandé

pour son autre associé que le commandement de la forteresse qu'on se proposait de bâtir à Tumbez. Almagro fut irrité de cet arrangement, comme il devait l'être. Son oppresseur réussit à le calmer un peu en lui conférant le titre de son lieutenant, et en s'engageant à faire confirmer par la cour sa nomination. La bonne foi n'avait pas présidé à cette espèce de rapprochement. Aussi le moindre événement était-il un sujet de discorde entre ces cœurs ulcérés. Leur haine réciproque était à son comble, lorsque le bruit se répandit que Charles-Quint, mieux instruit qu'il ne l'avait été d'abord, venait de conférer à un homme auquel il n'avait pas originairement rendu justice des honneurs dont jusqu'alors son rival avait joui exclusivement. Avant que cette nouvelle eût acquis une entière consistance, Pizarre persuada à Almagro de tenter la conquête du Chili, et promit solennellement de lui céder une partie du Pérou, si l'expédition ne réussissait pas, ou si la possession de cette contrée ne remplissait pas les espérances qu'on avait conçues.

Les armes espagnoles avaient fait quelques progrès dans cette région lorsque Almagro reçut d'Europe la patente qui lui conférait un gouvernement qui devait commencer où finissait celui de Pizarre, dont les limites étaient fixées à deux cents lieues au-delà de l'équateur. Cuzco lui parut à une plus grande distance de la ligne, et il quitta le théâtre où il combattait avec assez de succès

pour aller prendre possession d'une ville qu'il croyait propre à devenir le centre du vaste territoire confié à sa vigilance. Après avoir dissipé les Indiens qui voulaient lui en disputer l'approche, il se présenta devant les murailles, corrompit une partie de la garnison, entra sans effusion de sang dans la place, et y fit prisonniers Ferdinand et Gonzale, les seuls frères qui restassent à Pizarre depuis que Juan, le plus chéri, le plus respecté des trois, avait péri en combattant Manco-Capac.

Depuis long-temps Pizarre, bloqué par les troupes de l'inca dans Lima, ignorait ce qui se passait dans le reste du Pérou. Il craignait que tous les Espagnols n'eussent été exterminés; et ses dispositions avaient été dirigées d'après cette désolante inquiétude. Son bonheur voulut que les événemens le délivrassent des ennemis qui l'entouraient, et qui s'étaient emparés de tous les passages. Alors il put faire partir cinq cents de ses soldats les plus aguerris, pour aller, s'il en était encore temps, au secours de Cuzco. Alvarado, qui les commandait, se laissa battre, et tomba avec ses meilleurs officiers au pouvoir du vainqueur.

Almagro devait, sans perdre un moment, se porter sur Lima. La possession de cette place, qui était hors d'état de lui résister, lui aurait assuré une communication libre avec la mer, acquis la disposition de la flotte, et rangé sous ses dra-

peaux les recrues qui arrivaient journellement de Panama ou du Mexique. C'était le vœu de ses troupes. Un scrupule qui n'est pas ordinaire aux chefs de parti l'arrêta. Il craignit d'être regardé comme un rebelle, s'il se permettait d'attaquer une ville située dans la juridiction de son rival ; et cette considération enchaîna sa valeur jusqu'alors si impétueuse.

Il était très-important pour Pizarre de prolonger une si étrange circonspection. Dans cette vue, il fit faire des ouvertures de paix par des arbitres, qui, ne s'étant encore déclarés pour aucune des deux factions, paraissaient devoir être d'un grand poids. Ses propositions variaient d'un jour à l'autre ; sans qu'on se doutât de ses intentions. Durant ces artificieuses négociations, un de ses frères rompit ses fers, on lui accorda la liberté de l'autre, il débaucha à son rival un grand nombre de ses amis, et reçut à travers l'Océan de puissans renforts. Le masque qui le couvrait tomba après cette augmentation de ses forces. Le glaive prit la place de la politique. Cependant il ne crut pas devoir s'éloigner des rivages de la mer, et chargea ses frères de combattre Almagro, qui se repliait sur Cuzco. Les deux armées se joignirent près de cette ville, et s'y livrèrent, le 6 avril 1538, dans la plaine des Salines, une bataille devenue célèbre par les atrocités qui s'y commirent. Elle fut décisive contre Almagro, qui fut pris, étranglé dans sa prison, et ensuite publi-

quement décapité dans la soixante - quinzième année de son âge.

Ceux de ses partisans qui avaient échappé au carnage se seraient volontiers réconciliés avec le parti vainqueur. Soit que Pizarre n'osât pas se fier aux soldats de son rival, soit qu'il ne pût pas surmonter un ressentiment trop enraciné, il eut toujours pour eux un éloignement marqué. On ne les excluait pas seulement des grâces que l'acquisition d'un grand empire faisait prodiguer, on les dépouillait encore des récompenses anciennement accordées à leurs services, on les persécutait, on les humiliait.

Ces traitemens en conduisent un grand nombre à Lima. Là, dans la maison du fils de leur général, ils concertent dans le silence la perte de leur oppresseur. Dix-neuf des plus intrépides en sortent l'épée à la main, le 26 juin 1541, au milieu du jour, temps de repos dans les pays chauds. Ils pénètrent sans résistance dans le palais de Pizarre ; et le conquérant de tant de vastes états est paisiblement massacré au milieu d'une ville qu'il a fondée, et dont tous les habitans sont ses créatures, ses serviteurs, ses parens, ses amis, ou ses soldats.

Ceux qu'on croit les plus disposés à venger son sang périssent après lui. La fureur s'étend. Tout ce qui ose se montrer dans les rues et dans les places est regardé comme ennemi, et tombe sous le glaive. Bientôt les maisons et les temples sont

comblés de carnage , et ne présentent que des cadavres défigurés. L'avarice , qui ne veut voir dans tous les riches que des partisans de l'ancien gouvernement , est encore plus furieuse que la haine , et la rend plus active , plus soupçonneuse , plus implacable. L'image d'une place remportée d'assaut par une nation barbare ne donnerait qu'une faible idée du spectacle d'horreur qu'offrirent en ce moment des brigands qui reprenaient sur leurs complices le butin dont ceux-ci les avaient frustrés.

Les jours qui suivent ces jours de destruction éclairent des forfaits d'un autre genre. L'âme du jeune Almagro , qu'on a revêtu de l'autorité , paraît faite pour la tyrannie. Tout ce qui a servi l'ennemi de sa maison est inhumainement prosrit. On dépose les anciens magistrats. Les troupes reçoivent de nouveaux chefs. Les trésors du prince et la fortune de ceux qui ont péri ou qui sont absents deviennent la proie de l'usurpateur. Ses complices , liés à son sort par les crimes dont ils se sont souillés , sont forcés d'appuyer des entreprises dont ils ont horreur. Ceux d'entre eux qui laissent percer leur chagrin sont immolés en secret ou périssent sur un échafaud. Dans la confusion où une révolution si peu attendue a plongé le Pérou , plusieurs provinces reçoivent des lois du monstre qui s'est fait proclamer gouverneur de la capitale ; et il va dans l'intérieur de l'empire achever de réduire ce qui résiste ou balance.

Une foule de brigands se joignent à lui dans sa marche. Son armée ne respire que la vengeance ou le pillage. Tout plie devant elle. La guerre était finie , si les talens militaires du général eussent égalé l'ardeur des troupes. Malheureusement pour Almagro , il avait perdu son guide , Jean d'Herrada. Son inexpérience le fait tomber dans les pièges qui lui sont tendus. Il perd à débrouiller des ruses le temps qu'il aurait dû employer à combattre. Dans ces circonstances , un événement que personne n'avait pu prévoir vient changer la face des affaires.

Le licencié Vaca de Castro , envoyé d'Europe pour juger les meurtriers du vieux Almagro , arrive au Pérou. Comme il devait être chargé du gouvernement au cas que Pizarre ne fût plus , tous ceux qui n'étaient pas vendus au tyran s'empresèrent de le reconnaître. L'incertitude et la jalousie qui les avaient tenus trop long-temps épars , ne furent plus un obstacle à leur réunion. Castro , aussi décidé que s'il eût vieilli sous le casque , ne fit pas languir leur impatience ; il les mena à l'ennemi. Les deux armées combattirent à Chupas le 16 septembre 1542 avec une opiniâtreté inexprimable. La victoire , après avoir long-temps balancé , se décida sur la fin du jour pour le parti du trône. Les plus coupables des rebelles qui craignaient de languir dans de honteux supplices provoquaient les vainqueurs à les massacrer , et criaient en désespérés : *C'est moi qui ai tué*

Pizarre. Leur chef, fait prisonnier, périt sur un échafaud.

Ces scènes d'horreur venaient de finir lorsque Blasco Nugnès Véla arriva en 1544 au Pérou, avec le nom et les pouvoirs de vice-roi. La cour avait cru devoir revêtir son représentant d'un titre imposant et d'une autorité très-étendue pour que les décrets dont il était chargé trouvasent moins d'opposition. Ces ordonnances imaginées pour diminuer l'oppression sous laquelle succombaient les Indiens, et plus particulièrement pour rendre utiles à la couronne d'immenses conquêtes, étaient-elles judicieusement conçues? On en jugera.

Elles portaient que quelques Péruviens seraient libres dans le moment, et les autres à la mort de leurs oppresseurs; qu'à l'avenir on ne pourrait pas les forcer à s'enterrer dans des mines, ni exiger d'eux aucun travail sans les payer; que leurs corvées et leurs tributs seraient réglés; que les Espagnols qui parcourraient les provinces à pied n'auraient plus trois de ces malheureux pour porter leur bagage, ni cinq, s'ils étaient à cheval; que les caciques seraient déchargés de l'obligation de fournir la nourriture au voyageur et à son cortège.

Par les mêmes réglemens étaient annexés au domaine de l'état tous les départemens ou commanderies des gouverneurs, des officiers de justice, des agens du fisc, des évêques, des monas-

tères, des hôpitaux, de tous ceux qui s'étaient trouvés mêlés dans les troubles publics. Le peu de terres qui pouvaient appartenir à d'autres maîtres devaient subir la même loi, après que les possesseurs actuels auraient terminé une carrière plus ou moins longue, sans que leurs héritiers, leurs femmes, leurs enfans en pussent réclamer la moindre partie.

Avant d'ordonner une si grande révolution, n'aurait-il pas fallu adoucir des mœurs féroces; plier au joug des hommes qui avaient toujours vécu dans l'indépendance; ramener à des principes d'équité l'injustice même; lier à l'intérêt général ceux qui n'avaient connu que des intérêts privés; rendre citoyens des aventuriers qui avaient comme oublié le pays de leur origine; établir des propriétés où l'on n'avait connu que la loi du plus fort; faire sortir l'ordre du désordre même; et par un tableau frappant des maux que l'anarchie venait de causer, rendre cher et respectable un gouvernement régulièrement ordonné? Comment, sans aucun de ces préliminaires, la cour de Madrid put-elle espérer de parvenir brusquement au but qu'elle se proposait?

Aussi les nouvelles ordonnances ne furent-elles pas plus tôt connues au Pérou, qu'elles y excitèrent une indignation universelle. Ses conquérans, tous nés dans les dernières classes de la société, tous devenus atroces dans les troubles civils, témoignèrent leur mécontentement avec une fureur

que ne se seraient pas permise des hommes qui auraient appartenu à des familles honorables, des citoyens formés dans de tranquilles cités à des mœurs paisibles. Eh quoi! s'écriait-on généralement avec une rage inexprimable, sans aucun secours, sans aucun encouragement de la part du fisc, nous avons donné à nos dépens, au prix de notre sang, à l'Espagne un des plus riches empires du monde; et pour tant de sacrifices, pour tant d'actions héroïques, cette ingrate patrie nous condamnerait, nous, nos enfans, notre postérité la plus reculée à la misère et à l'infamie. Non, non, jamais cet affreux système ne s'établira; et ce que notre épée a pu acquérir, notre épée saura le défendre.

Quoique averti de ces dispositions à son arrivée à Panama, Nugnès ne crut pas devoir s'écarter des ordres de son souverain. Vieilli dans des emplois subalternes, où une obéissance aveugle est le premier des mérites, et n'ayant aucun des talens nécessaires à l'homme d'état, il rendit la liberté à tous les Indiens transportés dans cette ville, obligea leurs maîtres à les renvoyer à grands frais aux campagnes qui les avaient vus naître, et condamna à d'immenses amendes ceux qui s'étaient enrichis par la vente des esclaves. Rendu au Pérou, il confirma tout ce qu'on avait appris de sa mission, ôta tout espoir d'en voir tempérer la rigueur, et commença à la remplir avec une sévérité impitoyable, sans aucun égard aux lieux,

aux personnes, aux circonstances. De l'étonnement, les peuples passèrent aux murmures, à la sédition.

Les guerres civiles prennent leur esprit des causes qui les ont fait naître. Lorsque l'horreur de la tyrannie et l'instinct de la liberté mettent à des hommes braves les armes à la main, s'ils sont victorieux, le calme qui succède à cette calamité passagère est l'époque du plus grand bonheur. Toutes les âmes ont acquis de l'énergie, et l'ont communiquée aux mœurs. Le petit nombre de citoyens qui ont été les témoins et les instrumens de ces heureux troubles réunissent plus de forces morales que les nations les plus nombreuses. L'homme le plus capable est devenu le plus puissant, et chacun est étonné de se trouver à la place qui lui avait été marquée par la nature.

Mais, lorsque les dissensions ont une source impure; lorsque des esclaves se battent pour le choix d'un tyran, des ambitieux pour opprimer, des brigands pour partager les dépouilles, la paix qui termine les horreurs est à peine préférable à la guerre qui les enfanta. Des criminels remplacent les juges qui les ont flétris, et deviennent les oracles des lois qu'ils avaient outragées. On voit des hommes, ruinés par leurs profusions et par leurs désordres, insulter par un faste insolent les vertueux citoyens dont ils ont envahi le patrimoine. Il n'y a dans ce chaos que les pas-

sions qui soient écoutées. L'avidité veut s'enrichir sans travail, la vengeance s'exercer sans crainte, la licence écarter tout frein, l'inquiétude tout renverser. De l'ivresse du carnage on passe à celle de la débauche. Le lit sacré de l'innocence ou du mariage est souillé par le sang, l'adultère et le viol. La fureur brutale de la multitude se plaît à détruire tout ce dont elle ne peut jouir. Ainsi périssent en quelques heures les monumens de plusieurs siècles.

Si la lassitude, un épuisement entier, ou quelques heureux hasards suspendent ces calamités, l'habitude du crime, des meurtres, du mépris des lois, qui subsiste nécessairement après tant d'orages, est un levain toujours prêt à fermenter. Les généraux qui n'ont plus de commandement, les soldats licenciés sans paie, le peuple avide des nouveautés dans l'espérance d'un meilleur sort, ces matières et ces instrumens de trouble sont toujours sous la main du premier factieux qui saura les mettre en œuvre.

Telle était la disposition des esprits dans le Pérou lorsque Nugnès voulut faire exécuter les ordres qu'il avait reçus dans l'ancien hémisphère. Il fut aussitôt dégradé, mis aux fers, et relégué dans une île déserte, d'où il ne devait sortir que pour être transféré dans la métropole.

Gonzale Pizarre revenait alors d'une expédition difficile, qui l'avait conduit jusqu'à la rivière des Amazones, et l'avait occupé assez long-temps

pour l'empêcher de jouer un rôle dans les révolutions qui s'étaient succédées si rapidement. L'anarchie qu'il trouva établie lui fit naître la pensée de se saisir de l'autorité. Son nom et ses forces ne permirent pas de la lui refuser; mais son usurpation fut scellée de tant d'atrocités, qu'on regretta Nugnès. Il fut tiré de son exil, et ne tarda pas à se voir assez de forces pour tenir la campagne. Les troubles civils recommencèrent. La fureur fut extrême dans les deux partis. Personne ne demandait ni ne faisait quartier. Les Indiens furent forcés de prendre part à cette guerre comme aux précédentes, les uns sous les étendards du vice-roi, les autres sous ceux de Gonzale. Ils traînaient l'artillerie, ils aplanissaient les chemins, ils portaient le bagage. Après des succès long-temps variés, la fortune couronna la rébellion sous les murs de Quito, dans le mois de janvier de l'an 1545. Nugnès et la plupart des siens furent massacrés dans cette journée.

Pizarre reprit le chemin de Lima. On y délibéra sur les cérémonies qu'on devait faire à sa réception. Quelques officiers voulaient qu'on portât un dais sous lequel il marcherait à la manière des rois. D'autres, par une flatterie encore plus outrée, prétendaient qu'il fallait abattre une partie des murs de la ville, et même quelques maisons, comme on le pratiquait à Rome lorsqu'un général obtenait les honneurs du triom-

phe. Gonzale se contenta d'entrer à cheval, précédé par ses lieutenans qui marchaient à pied. Il avait à ses côtés quatre évêques. Les magistrats le suivaient. On avait jonché les rues de fleurs. L'air retentissait du son des cloches et des divers instrumens de musique. Ces hommages achevèrent de tourner la tête d'un homme naturellement fier et borné. Il parla et agit en despote.

Avec du jugement et l'apparence de la modération, il eût été possible à Gonzale de se rendre indépendant. Les principaux de son parti le désiraient. Le grand nombre aurait vu cet événement d'un œil indifférent, et les autres auraient été forcés d'y consentir. Une cruauté aveugle, une avidité insatiable, un orgueil sans bornes, changèrent ces dispositions. Ceux mêmes dont les intérêts étaient le plus liés avec ceux du tyran soupiraient après un libérateur.

viii.
Un vieux
prêtre fait
enfin finir
l'effusion du
sang espa-
gnol.

Il arriva d'Europe. Ce fut Pedro de la Gasca, prêtre avancé en âge, mais prudent, désintéressé, ferme, et surtout très-délié. Il n'amenait point de troupes; mais on lui avait confié des pouvoirs illimités. Le premier usage qu'il se permit d'en faire, ce fut de publier un pardon universel, sans distinction de personnes ou de crimes, et de révoquer les lois sévères qui avaient rendu l'administration précédente odieuse. Cette démarche seule lui donna la flotte et les provinces des montagnes. Si Pizarre, à qui l'amnistie avait été of-

ferte en particulier avec tous les témoignages d'une distinction marquée, eût consenti à l'accepter, comme les plus éclairés de ses partisans le lui conseillaient, les troubles se trouvaient finis. L'habitude du commandement ne lui permit pas de descendre à une condition privée, et il eut recours aux armes, dans l'espérance de perpétuer son rôle. Sans perdre un moment, il prit la route de Cuzco, où la Gasca rassemblait ses forces. Le 9 d'avril 1548, le combat s'engagea à quatre lieues de cette place, dans les plaines de Sacsahuana. Un des lieutenans du général rebelle, le voyant abandonné dès la première charge par ses meilleurs soldats, lui conseilla, mais en vain, de se précipiter dans les bataillons ennemis, et d'y périr en Romain. Ce faible chef de parti aima mieux se rendre et porter sa tête sur un échafaud. On pendit autour de lui neuf ou dix de ses officiers. Une peine plus infamante fut prononcée contre Carvajal.

Ce confident de Pizarre, que toutes les relations accusent d'avoir massacré lui-même quatre cents hommes, d'avoir, par le ministère de ses bourreaux, immolé plus de mille Espagnols, et fait périr dans des travaux excessifs plus de vingt mille Indiens, fut un des hommes les plus étonnans dont l'histoire ait conservé le souvenir. Dans un temps où toutes les âmes étaient exaltées, il montra un courage auquel nul autre ne put être comparé. Il fut toujours fidèle à la faction qu'il